

Paul Morand et la princesse Soutzo

Les faits sont archiconnus. Paul Morand les a si souvent racontés. Je les rappelle vite pour mémoire. C'est Bertrand de Fénelon, diplomate comme Morand, de passage à Londres vers le front où il allait périr, qui lui parla de Proust à l'automne de 1914 et lui recommanda la lecture de *Du côté de chez Swann*. C'est ensuite Henri Bardac, blessé à la bataille de la Marne, attaché bénévole à l'ambassade de France à Londres, qui lui fit connaître Proust¹. Bardac l'avait entendu dire de *Swann* : « C'est rudement plus fort que Flaubert². » Âgé, Morand restera fier de ce mot qui lui servit d'introduction auprès de l'écrivain³. Bardac le rapporta en effet à Proust, lequel réveilla un soir Morand, qui logeait chez Bardac à Paris, en sonnant à la porte à onze heures et demie. Trente ans plus tard, Morand, donnera un récit fabuleux de cette rencontre, dans *Le Visiteur du soir*. Seule la date en reste vague : « Je ne puis retrouver dans ma mémoire la date de cette première visite de Proust ; elle doit se situer à l'automne de 1915 ou au printemps de 1916⁴. » Morand la placera plus tard en 1916⁵, mais elle eut vraisemblablement lieu à la fin d'août ou au début de septembre 1915⁶.

« Ainsi débuta une amitié qui devait durer, écrira Morand dans *Le Visiteur du soir*, malgré mes longs et fréquents séjours à l'étranger – ou grâce à eux – jusqu'à cette nuit, celle-là, si triste, sinistre, où, dans le salon de la rue Hamelin, je veillai la dépouille de Marcel⁷. » Morand parle d'une amitié, mais la suite de la phrase est plus ambiguë, suggérant que si cette amitié put se perpétuer, ce fut grâce à l'absence autant qu'à la présence. Ce fut donc une amitié difficile, compliquée. Toutes les amitiés de Proust le furent probablement.

Rappelé à Paris le 31 juillet 1916, au cabinet de Philippe Berthelot, Morand commença de voir Proust avec régularité. La première lettre de Proust à Morand date de janvier 1916, la deuxième de janvier 1917 – Proust répond aux vœux de Morand –, et le ton est enjoué, très vite ironique. Par plaisanterie, Morand (1888-1976), qui est encore un jeune homme, dédicace à Proust un exemplaire de *Swann*. Morand vient de faire la connaissance de la princesse Soutzo (1879-1975), née Hélène Chrissoveloni, séparée du prince Dimitri Soutzo-Doudesco, qui est alors installée au Ritz. Il la présente à Proust le 4 mars 1917 chez Larue. Cette rencontre est elle aussi légendaire, puisque Proust propose à la princesse de réunir le quatuor Poulet au Ritz pour lui faire entendre du César Franck⁸.

La suite de l'année 1917 est occupée par une sorte de triangle d'amitié amoureuse comme Proust les a pratiqués plusieurs fois, par exemple avec Albufera et

¹ Paul Morand, *Le Visiteur du soir*, Genève, La Palatine, 1949, p. 10 et 13 ; *Journal inutile*, Gallimard, 2001, 2 vol., t. II, p. 131.

² *Le Visiteur du soir*, p. 15.

³ *Journal inutile*, t. II, p. 411.

⁴ *Le Visiteur du soir*, p. 10.

⁵ « Proust est-il au purgatoire ? », entretien avec André Parinaud, *L'Eau sous les ponts*, 1954 ; in *Chroniques, 1931-1954*, éd. Jean-François Fogel, 2001, p. 253.

⁶ Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand, 1888-1976. Légende et vérités* (1981), Balland, 1994, p. 66.

⁷ *Le Visiteur du soir*, p. 30.

⁸ *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917* (1963), Gallimard, 1996, p. 171-172 ; *Journal inutile*, t. II, p. 131.

Louise de Mornand, ou avec Gaston de Caillavet et Jeanne Pouquet. Le *Journal d'un attaché d'ambassade*, tenu par Morand en 1916 et 1917, contient de nombreuses notations sur Proust, ainsi que sur Céleste, laquelle l'impressionne lors de ses visites boulevard Haussmann. Le 1^{er} février 1917, la chambre de Proust est glaciale⁹. Le 22 avril, Proust dîne chez la princesse au Ritz avec Cocteau et l'abbé Mugnier. Leur complicité semble très grande : Proust fait allusion avec admiration à la princesse dans le second pastiche de Saint-Simon, alors en chantier et qui sera publié dans *Pastiches et mélanges* en juin 1919¹⁰. Puis Morand rejoint l'ambassade de France à Rome à la fin de l'année. L'amitié entre Proust et la princesse traversera plusieurs malentendus¹¹, ainsi que celle de Proust et de Morand, mais le jeu triangulaire se poursuivra avec des hauts et des bas jusqu'à la mort de Proust en 1922.

Voilà pour la petite histoire. Cette amitié à trois s'organise autour de quelques moments magiques et mots mémorables auxquels Morand reviendra jusqu'à la fin de sa vie. Je viens de rappeler deux de ces moments : les deux premières rencontres, la visite nocturne de Proust à Morand en août ou septembre 1915, et le dîner chez Larue du 4 mars 1917, suivi de vaines courses en taxi dans Paris pour réunir le quatuor Poulet. Parler de Morand, de la princesse Soutzo et de Proust, c'est s'abandonner à la légende. Celui-ci est tellement autorisée par la tradition, Morand l'a tant de fois narrée, qu'il n'y a plus moyen d'y échapper.

Quels autres moments mythiques ont compté auprès des deux premiers, primitifs comme des coups de foudre ? Pour les reconnaître, il suffit de relire le *Journal inutile*, tenu par Morand entre 1968 et sa mort en 1976, où Proust reste omniprésent, mais à travers un nombre restreint de motifs. Certes, Morand est sensible à l'écume de l'actualité proustienne et il parcourt tout ce qui se publie sur l'écrivain : il lit George Painter, André Maurois, Maurice Bardèche, Jeanine Huas, Jean Mouton, Maurice Duplay, Philippe Soupault, Louis Gautier-Vignal, et il relit *Swann*. Bernard Pivot lui demande de présenter le livre de Céleste Albaret, qu'il épiluche et dans lequel il repère nombre d'erreurs ou de rumeurs, sur Antoine Bibesco, Giraudoux, la princesse Soutzo ou Suzy Mante. Il participe aux célébrations du centenaire de la naissance de Proust en 1971 et il s'excuse auprès de Suzy Mante de ne pouvoir assister en novembre 1972 à une messe à Saint-Pierre-de-Chailot pour le cinquantième anniversaire de sa mort¹². Impossible d'échapper à Proust : à l'exposition du musée Jacquemart-André en 1971, la princesse se retrouve face à face avec son portrait en pied par Lévy-Dhurmer, scène du *Temps retrouvé*, confrontation entre la vieille dame de 92 ans et la jeune femme de 1908 qui émeut Morand : « Proust eût écrit une page admirable¹³. » Et puis il y a l'héritage, car avoir fréquenté Proust, c'est aussi posséder un capital. Pierre Berès poursuit Morand – c'est l'occasion de terribles remarques antisémites sur sa rapacité – afin de lui acheter ses exemplaires dédicacés de *Swann*, des *Jeunes filles en fleurs*, du *Côté de Guermantes* et de *Sodome et Gomorrhe*¹⁴. Berès insiste pour avoir aussi les lettres de Proust que Morand compte déposer à la BN¹⁵.

⁹ *Journal d'un attaché d'ambassade*, p. 150-151.

¹⁰ *Pastiches et Mélanges*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1971, p. 46.

¹¹ *Correspondance*, éd. Philip Kolb, Plon, 1970-1993, 21 vol., t. XIX, p. 122.

¹² *Journal inutile*, t. I, p. 827.

¹³ *Ibid.*, t. I, p. 528 et 578.

¹⁴ *Ibid.*, t. II, p. 367.

¹⁵ *Ibid.*, t. II, p. 372, 419 et 461.

Mais l'essentiel n'est pas là. On ne se débarrasse pas aussi facilement de Proust que de ses lettres, en particulier des quelques souvenirs forts qui ont impressionné Morand à jamais et ne cesseront pas de le faire s'interroger sur la nature de leur amitié. J'évoquerai quatre ou cinq de ces moments obsédants, la plupart liés à des bévues, des impairs et des gaffes de Morand ou de la princesse.

Le premier a trait à l'imprudent poème, « Ode à Marcel Proust », que Morand publia dans *Lampes à arc* en octobre 1919 et qui fâcha Proust. Morand y exprimait naïvement sa fascination pour son aîné :

Proust à quels raouts allez-vous donc la nuit
pour en revenir avec des yeux si las et si lucides ?
Quelles frayeurs à nous interdites avez-vous connues
pour en revenir si indulgent et si bon ?
et sachant les travaux des âmes
et ce qui se passe dans les maisons,
et que l'amour fait si mal ?

Dans ces vers, Proust vit une allusion blessante à ses mœurs et il écrivit une longue lettre de remontrances à son cadet : « Cela signifie évidemment la supposition que j'ai été pris dans une rafle ou laissé pour mort par des apaches¹⁶. » Proust donna à Morand une double et dure leçon de littérature et de savoir-vivre. Il condamna cette « littérature de simple notation » et il critiqua la conception de l'amitié qui semblait celle de Morand, insensible à la discrétion exigée par Proust : « Le sacrifice de toute préoccupation étrangère et notamment des devoirs de l'amitié à la littérature est un dogme que je ne pratique pas [...] je ne suis pas timide, mais vraiment je n'aurais pas affronté d'éprouver ou de causer une douleur pareille [...] à un ami désarmé par sa tendresse. » Morand, humilié, semble avoir retenu la leçon. Il reviendra souvent sur cette mésaventure, nouvelle scène primitive qui faillit les brouiller. Dans les années 1950, il citera de mémoire ses propres vers : « Proust, à quels raouts allez-vous donc la nuit pour en revenir si fatigué et si bon... », avant de paraphraser les objections de Proust : « Que laissez-vous entendre ? Dans quels horribles endroits va-t-on croire que je me rends la nuit¹⁷ ? » Mais il omettra la suite sur l'éthique de l'amitié à laquelle Proust le rappela.

Or ce quiproquo les lia davantage, puisque Proust accepta quelques mois plus tard de préfacier *Tendres stocks*¹⁸. Pour montrer qu'il n'en voulait pas à Morand, mais qu'il n'avait pas oublié, il pasticha aussi l'ode malheureuse dans une lettre à la princesse où il cite « un extrait de mon ode à Paul Morand laquelle ne sera pas publiée » :

Cher ami quelle est cette Lampe à arc
Qui vous empêche d'aller aux Fêtes de Jeanne d'Arc ?
[...] N'est-ce pas inconcevable je l'ai trouvé avec du feu
Du reste il [Proust] devient de jour en jour plus gâteux¹⁹.

Proust n'avait pas trop mal pris la gaffe de Morand, ou il avait pardonné l'offense. Mais vos erreurs de jeunesse vous poursuivent toujours. Le monde ne cesse de vous les rappeler. Morand tombe en 1968, dans un catalogue de vente, sur

¹⁶ *Corr.*, t. XVIII, p. 422.

¹⁷ « Proust est-il au purgatoire », *loc. cit.*, p. 254.

¹⁸ *Corr.*, t. XIX, p. 519.

¹⁹ Lettre du 10 juin 1920, collection privée ; cité par Michel Collomb, *Paul Morand. Petits certificats de vie*, Hermann, 2007, p. 34.

l'exemplaire de sa *Lampes à arc* dédié à Proust²⁰, cette dédicace dont Proust lui avait dit : « Merci pour votre charmante dédicace. Mais comme elle est autographe et non imprimée, elle ne fait pas contrepoids pour le public qui ne la connaîtra pas à l'*Ode* où vous m'avez jeté dans cet Enfer que Dante réservait à ses Ennemis²¹. » Cela n'empêcha pas Morand d'accepter qu'on lise son « Ode à Marcel Proust » lors d'une soirée Proust au théâtre du Palais-Royal en novembre 1969, et de nouveau, par Annie Ducaux, pour l'hommage à Proust au Théâtre-Français en novembre 1971²². Rien ne lie des amis comme les méprises surmontées.

Deuxième fable de cette amitié : les malentendus qui ponctuèrent les relations, elles aussi confuses, de Proust et de la princesse. Je choisis la première offense qu'elle fit à Proust, lequel se sentit maltraité, exclu, rejeté. En 1917, il voyait sans cesse et Morand et la princesse, ensemble ou séparément. Après le départ de Morand pour Rome en décembre, il joua au chevalier servant pendant six mois auprès de la princesse et pensait avoir droit à certains égards, mais la princesse quitta Paris en juillet pour Hendaye sans même le prévenir, et de retour à Paris à la fin d'août elle ne lui fit pas non plus le moindre signe. Cette indifférence vexa Proust, ce qui se comprend : « Est-ce vraiment fini de se voir ? », lui écrivit-il en octobre²³. Il lui avoua ses « idées noires » après ce « retour secret d'Hendaye », et il termina avec une grandiloquence et une ironie qui s'atténuaient l'une l'autre : « Vous reverrai-je ? ou bien est-ce vraiment cette fois "Adieu Princesse" ? Je pense aux vers de Musset : "*S'il est vrai qu'ici-bas l'adieu de ceux qu'on aime Soit un si doux chagrin qu'on en voudrait mourir.*" Mais non il ne faut pas que j'exagère. »

Que pensait la princesse de tout ce badinage ? Chaque lettre de Proust en remettait sur l'absence de Morand, y compris celle-ci, ce qui devait finir par l'incommoder : « Comment va Morand ? Je n'ai aucune nouvelle de lui et aimerais en avoir par lui ou par vous, car je l'aime de plus en plus. ("*J'aime mon mal, j'en veux mourir.*") Je pense à lui sans cesse et je voudrais bien savoir ce qu'il devient. » Quel effet faisaient sur la princesse ces déclarations répétées à l'intention de Morand, fussent-elles ironisées par une citation de Sully Prudhomme, sur elle qui, par son âge, neuf ans de plus que Morand, huit ans de moins que Proust, se trouvait leur intermédiaire ? On lui imagine quelque irritation. Elle devait trouver Proust lassant à la longue. Si elle partit pour Hendaye en juillet 1918 et revint cinq semaines plus tard sans lui signaler ni son départ ni son retour, Proust n'eut sans doute pas tort d'y voir un acte, manqué ou délibéré, de défiance, un affront.

Proust et la princesse furent sans doute amis, mais il semble qu'elle n'ait pas entièrement approuvé le style excessif de ses lettres et qu'elle n'ait jamais fait la différence entre les personnages de la *Recherche du temps perdu* et leurs modèles. L'atteste un témoignage tardif de Matthieu Galey, reçu avenue Charles-Floquet dans les années 1960 : « À propos de Proust, elle raconte que ses amis élégants étaient fort embarrassés par ses missives délirantes. Le duc d'Albufera a brûlé toutes les lettres qu'il a reçues de lui, de peur qu'elles ne le compromettent, et le duc de Gramont a fait de même. D'après Hélène Morand, qui le tient d'André Germain, une des clés de

²⁰ *Journal inutile*, t. I, p. 99.

²¹ *Corr.*, t. XVIII, p. 424.

²² *Journal inutile*, t. I, p. 283 et 615.

²³ [Vers le 20 octobre 1918], *Corr.*, t. XVII, p. 415-416.

Charlus serait Lyautey²⁴ !” » Pure calomnie : ni Albufera ni Gramont n’ont brûlé leurs lettres de Proust. Une amie parle-t-elle de la sorte ? Pourquoi pas ? La princesse n’était pas dupe des circonlocutions de Proust et elle avait mauvaise langue – je ne parle pas de son antisémitisme impénitent –, mais quoi, n’est-ce pas de ses amis qu’on peut dire du mal sans qu’ils s’en offensent, surtout s’ils sont morts ?

Proust sut vite à quoi s’en tenir. La princesse, comme Morand, montra vite son peu de respect pour les « devoirs de l’amitié ». Ni Morand ni elle ne furent des amis fiables. L’un et l’autre médisent et se dédisent. Rien de surprenant à cela : lorsque Morand lui avait confié le manuscrit de sa première nouvelle, « Clarisse ou l’amitié nouvelle », à paraître dans le *Mercur de France* en mai 1917, Proust y avait déjà vu une trahison de l’amitié : « Inutile d’ailleurs de s’étendre avec tant d’excès sur un être aussi incapable d’amitié (demandons à Clarisse) », écrivait-il à la princesse en juin 1917, toujours avec cette ironie qui aide à dire la vérité²⁵. Dans une note du *Visiteur du soir*, Morand explique l’allusion par le fait qu’il se serait inspiré de son amie la baronne E. d’E – Émile d’Erlanger, née Catherine de Rochegude – pour cette nouvelle, ce que Proust jugeait indélicat. Avant l’« Ode », il était prévenu : Morand et la princesse Soutzo n’étaient pas des dévots de l’amitié. Mais Morand aime rappeler que Proust lui pardonna ses infidélités avant de mourir : « Ce qu’elle [Céleste] dit de ma dernière visite (où Proust, qui m’avait jugé égoïste, revenait sur son jugement) est vrai et touchant²⁶. »

Plus tard, Morand verra un motif de fierté dans le fait que la princesse ait été distinguée par Proust. Celui-ci aurait reconnu et apprécié sa supériorité. En témoigne la dédicace des *Jeunes filles en fleurs*, éloge dithyrambique que Morand devait citer dans la notice publiée par *Le Figaro* à la mort de la princesse²⁷. Morand est alors en grand deuil, au plus bas, mais il reste vache et ne résiste pas à une médisance qu’il attribue à la princesse : « Voilà qui va embêter Marthe », se serait-elle écriée avec une joie mauvaise si elle avait pu lire sa propre nécrologie, car Marthe Bibesco n’avait pas eu droit à une telle dédicace de la part de Proust²⁸. Derechef, pas d’amitié sans potins, sans mesquineries.

Troisième mythe, ou troisième pierre dans le jardin de cette amitié légendaire : l’homosexualité, l’inversion ou la pédérastie, avec lesquelles Morand n’a jamais réglé ses comptes. Auprès de Proust – « petit Juif précoce » pour tout arranger²⁹ –, pas besoin d’être grand clerc pour deviner que Morand n’a jamais su exactement sur quel pied danser. Dans la *Recherche du temps perdu*, le narrateur doute de la valeur de l’amitié, laquelle ne lui apprend rien à la différence de l’amour et ne fait que le détourner de sa vocation littéraire³⁰. Aussi le chagrin inexplicable qu’il éprouve en apprenant que Saint-Loup aimait les hommes est-il un des moments les plus déconcertants du roman³¹, comme si l’homosexualité discréditait l’amitié. Dans

²⁴ Matthieu Galey, *Journal*, Grasset, 1987-1989, 2 vol., t. I, p. 221-222 (25 juillet 1961).

²⁵ [20 juin 1917], *Corr.*, t. XVI, p. 165. Voir aussi *Corr.*, t. XVI, p. 271.

²⁶ *Journal inutile*, t. II, p. 131.

²⁷ *Ibid.*, t. II, p. 448 et 455-456.

²⁸ *Ibid.*, t. II, p. 457.

²⁹ *Ibid.*, t. I, p. 665.

³⁰ *RTP*, t. II, p. 689, 691 et 706.

³¹ *RTP*, t. IV, p. 264.

Sodome et Gomorrhe I, les invertis sont qualifiés d'« amis sans amitiés³² ». N'est-ce pas ce que Morand a pu penser et qui aurait excusé à ses yeux ses propres déloyautés ?

Proust, lui, croyait à l'amitié à la différence de son narrateur, et il se plaignait que Morand fût « incapable d'amitié », mais Morand ne cessera jamais de se réclamer de l'amitié de Proust, comme s'il ne l'avait pas entièrement méritée. Dans le numéro d'hommage de la *NRF* en janvier 1923 : « Au moment où quelqu'un écrit de moi que "je sais congédier toute peine" la plus grande peine de ma vie vient d'entrer. Il faut dire adieu à un ami parmi les plus chers et à un maître admiré³³. » Morand, un peu indécement, met en avant sa peine à la mort de Proust pour réfuter ceux qui le prétendent insensible. Un an plus tard, pour le premier anniversaire de la mort de Proust dans sa chronique du *Dial* : « Pauvre Proust ! [...] Où est tout cela à présent ? Où est cet admirable ami³⁴ ? » À la parution de *La Prisonnière* en 1924 : voilà des pages qui « ajouteront à la gloire de celui qui fut mon meilleur ami, et dont chaque volume, me rappelant toute la force de sa personnalité, renouvelle mon inconsolable chagrin de l'avoir perdu. Mais l'ai-je vraiment perdu ? Quand je lis ces livres, je ne puis le croire³⁵. » En novembre 1937 encore, quinze ans après la mort de Proust, devant la Société des amis de Marcel Proust, il rappelle qu'il fut « célèbre pour sa pelisse d'été et pour l'exigence de ses amitiés³⁶ ». Mais pourquoi l'association de cette pelisse usée, rougeâtre, dans laquelle Morand rhabille Proust à chaque fois qu'il l'évoque, et de son amitié exigeante ? Comme si Morand savait qu'il n'avait pas été à la hauteur de l'amitié de Proust et que le voisinage de la pelisse rouge atténuait sa faute.

Morand avoue parfois son étonnement : pourquoi Proust m'a-t-il distingué ? Il semble n'en être jamais revenu. Pourquoi, en 1920, Proust prit-il la peine de rédiger une préface à *Tendres Stocks* ? Morand se le demande encore en 1974 : « Marcel Proust m'avait dit en 1918 : "Je voudrais faire quelque chose pour vous. Voulez-vous que je donne une soirée pour vous faire connaître mes amis ?" Je répondis que j'aimerais mieux une préface. D'où celle à *Tendres stocks*³⁷. »

Il se peut que Morand n'ait jamais compris l'amitié que Proust avait pour lui. D'où ses maladresses, comme un autre incident qu'il a souvent raconté l'illustre encore. Ayant à donner le discours du prix Montyon de l'Académie française en 1971 – le prix de vertu –, il rapporte une fois de plus ce qu'il nomme l'« anecdote Proust et du manuel de pédérastie³⁸ », impair qu'il explique ailleurs : « En 1921, je rapportai à Marcel Proust, d'une visite à l'Institut de Sexologie du docteur Magnus Hirschfeld de Berlin, un énorme précis sur l'inversion sexuelle, véritable manuel de quatre mille pages sur la pédérastie. Marcel Proust prit le bouquin, le soupesant, à la fois rieur et désolé. "C'est épouvantable, gémit-il, toute la poésie de la damnation disparaît. Le vice est devenu une science exacte³⁹ !" »

³² *RTP*, t. III, p. 17.

³³ « Une agonie », *NRF*, 1^{er} janvier 1923 ; *Chroniques*, p. 251.

³⁴ *Lettres de Paris*, Arléa, 2008 (articles du *Dial*, 1923-1929), p. 43-44.

³⁵ *Ibid.*, p. 68.

³⁶ « Marcel Proust quinze ans après », *L'Heure qu'il est*, 1938 ; *Chroniques*, p. 251-252.

³⁷ *Journal inutile*, t. II, p. 397.

³⁸ *Ibid.*, t. I, p. 612.

³⁹ Morand, *L'Eau sous les ponts*, Paris, Grasset, 1954, p. 54 ; *Chroniques*, p. 258.

Voir aussi *Journal inutile*, t. II, p. 629.

Morand ne se faisait guère d'illusions sur les amis de Proust. Dans *Le Visiteur du soir*, nouvelle médisance, il n'hésite pas à dénoncer un ami qui pourrait être Fénelon : « [...] le ravissant homme blond à yeux bleus, coqueluche des femmes de 1900, qui a servi de modèle pour Saint-Loup, devait bel et bien finir dans l'hétérodoxie, ou, plus exactement, dans ce que nous nommions, en notre jargon d'alors, le "bimétallisme"⁴⁰... » Mais, les années passant, lisant la biographie de Painter en 1969, il se récrie avec une pudeur effarouchée : « Lorsque j'écris : "Proust est un saturnien, très difficile en amitié", Painter (t. I, p. 384) dit que j'ai déclaré cela à Fénelon. Possible ; mais *saturnien*, je l'employais en termes astrologiques et pas du tout dans le sens où Proust l'emploie, dans ses lettres aux Bibesco⁴¹. » Que Morand ait toujours jugé Proust « difficile en amitié », cela est sûr, mais qu'il n'ait pas associé cette difficulté à l'inversion, cela me semble une dénégation.

Dans son *Journal inutile*, comme Cocteau dans *Le Passé défini*, comme tant de lecteurs de sa génération, Morand s'amuse encore comme un potache à repérer les bourdes de Proust, qui « fait mettre à sa *Prisonnière* les mains dans la *poche* de la robe de chambre, oubliant que les peignoirs de femme n'en ont pas⁴² ». Ou bien il redemande vulgairement : « Qui a dit qu'Albertine chaussait du 44⁴³ ? » Pourtant, comme le narrateur découvrant que Saint-Loup est un inverti, Morand joue à l'innocent ou au faux naïf et affiche son dépit d'avoir été trompé lorsqu'il prétend apprendre dans Painter que Reynaldo Hahn et Lucien Daudet, les deux amis les plus proches de Proust, étaient en vérité de vieux amants, des « volcans refroidis⁴⁴ ». Morand ne s'en était-il jamais douté ? Sa surprise est-elle réelle ? Comme le narrateur à qui Aimé révèle le pot aux roses au sujet de Saint-Loup, Morand, s'il ne tombe pas en larmes, en est ébranlé.

Il a souvent trahi Proust et médit sur lui dans les salons, mais, vieux monsieur, il s'interroge encore sur la nature de l'amitié qui les a liés. Une question qu'il a trouvée en 1971 dans le *Proust romancier* de Bardèche l'obsède durant ses dernières années : Proust était-il bon ou méchant⁴⁵ ? D'un côté, homophobe impénitent, il décrète sans l'ombre d'un doute que Gide – mais il ne l'a jamais aimé – était « méchant, comme toutes les tantes⁴⁶ ». Mais d'un autre côté, il ne se fait pas à la thèse de Bardèche sur la méchanceté de Proust. Cette idée remet en cause le sentiment qu'il répétait sans y penser depuis son « Ode » de 1919 où il s'était rattrapé de son indiscrétion en nommant Proust « si indulgent et si bon ». Ce dilemme parcourt tout son *Journal inutile*, pesant le pour et le contre sans trouver d'issue : « Proust disait aussi : "Inutile d'être un romancier si l'on n'est pas bon." Mais Bardèche, en deux tomes, nous a montré qu'il n'était pas bon, lui Proust⁴⁷. » Alors, « méchant, comme toutes les tantes », ou « si indulgent et si bon » ? Morand ne sait plus. Ainsi se résume le doute sur leur amitié.

Un quatrième moment légendaire tourne lui aussi autour d'une phrase remarquable, comme quoi une amitié, ou la mémoire d'une amitié, ce sont quelques

⁴⁰ *Le Visiteur du soir*, p. 26.

⁴¹ *Journal inutile*, t. I, p. 283-284.

⁴² *Ibid.*, t. II, p. 551.

⁴³ *Ibid.*, t. I, p. 555.

⁴⁴ *Ibid.*, t. I, p. 281.

⁴⁵ *Ibid.*, t. I, p. 475 et 666 ; t. II, p. 142 *et passim*.

⁴⁶ *Ibid.*, t. II, p. 397.

⁴⁷ *Ibid.*, t. II, p. 282.

phrases qui continuent à jamais de trotter dans la tête. Celle-ci, également très connue, date du départ de Morand pour Rome à la fin de 1917. Apprenant la nouvelle, Proust le félicita en termes déroutants : « Je suis très heureux de votre nomination, autant qu'on peut être heureux de quelque chose qui fait beaucoup de peine⁴⁸. » Et il joignit à sa lettre un cadeau, « le livre de Reinach », qui « ne signait pas alors “Polybe” », présent qui encombra Morand jusqu'à la fin de sa vie, où, distribuant ses biens, il s'en débarrassa : « Je donnerai au musée Proust d'Illiers les 6 volumes de l'*Histoire de l'affaire Dreyfus* de J. Reinach, dont Proust me fit cadeau “pour m'apprendre à ne pas être antisémite”, disait-il⁴⁹. »

C'est une autre phrase paradoxale de Proust à l'occasion de son départ pour Rome qui s'imprima profondément dans sa mémoire et revint le hanter à la fin de sa vie. Il l'évoquait déjà dans le *Dial* en 1926, à la parution de *La Fugitive* : « En 1916 [1917 en réalité], je partis pour Rome. “Je suis navré, me dit Proust, d'abord parce que vous partez, mais surtout parce que je sais que je vais vous oublier⁵⁰.” » Formule troublante, à la fois affectueuse et menaçante, tendre et cruelle, au plus loin de l'élégie racinienne de la triste Bérénice. Le *Journal inutile* cite plusieurs variantes de cette déclaration⁵¹, comme si la proximité de la mort imposait à Morand de la méditer. Et la mort de la princesse Soutzo, en février 1975, lui donne enfin accès à la compréhension de cette phrase qui résume alors pour lui l'expérience de son deuil dans une violente antithèse⁵². Le mot de Proust se trouve pleinement ravivé et devient un air lancinant. Son sens intime avait jusque-là échappé à Morand, qui le découvre avec émotion : « [...] je ne comprends qu'aujourd'hui, observe-t-il, la vérité profonde de ce mot⁵³. » Bien sûr, Morand était un homme par bien des côtés détestable, mais il n'en est pas moins touchant à voir ce vieux monsieur vivre le deuil de sa femme de près de soixante ans à travers une phrase prononcée par Proust il y a près de soixante ans.

D'où provient ce mot ? Non pas d'une lettre à Morand, mais, dans leur relation triangulaire compliquée de 1917, d'une lettre à la princesse indirectement destinée à Morand. Proust lui écrivait le 1^{er} décembre 1917 : « J'ai un chagrin infini du départ de Morand, et peut-être plus encore de savoir que ce chagrin ne durera pas⁵⁴. » Puis il commentait longuement sa formule : « [...] je tiens à mes peines et l'idée de savoir qu'elles ne dureront pas m'est odieuse. C'est de l'égoïsme, c'est qu'on n'aime pas mourir à soi-même, être remplacé par un Proust inconnu de soi qui pourra fort bien se passer de Morand. » Curieuses explications données à l'amante, égoïstes en effet, et non pas seulement au sens où Proust le dit, mais dignes de s'interroger à l'infini sur la bonté ou la méchanceté de leur auteur.

Dans une lettre à Morand, Proust était plus explicite : « Si vous avez lu dans la *NRF* les pages où je montre comment je me console un jour du départ de mes amis, mais que l'idée que je m'en consolerais est précisément ce qui m'attriste le plus, vous comprendrez mon état d'esprit quand je pense que bientôt je ne vous verrai plus, et qu'un jour viendra où un nouveau “moi” s'étant formé, vous ne me manquerez

⁴⁸ [Derniers jours d'octobre 1917], *Corr.*, t. XVI, p. 273.

⁴⁹ *Journal inutile*, t. I, p. 231.

⁵⁰ *Lettres de Paris*, p. 132.

⁵¹ *Journal inutile*, t. II, p. 297 et 513.

⁵² *Ibid.*, t. II, p. 559-570.

⁵³ *Ibid.*, t. II, p. 738.

⁵⁴ *Corr.*, t. XVI, p. 331.

pas⁵⁵. » Proust fait allusion à un extrait du *Côté de Guermantes* paru dans la *NRF* du 1^{er} juillet 1914, mais le sens n'en était pas exactement celui qu'il indique. À Doncières, la pensée de Mme de Guermantes peine le narrateur. Deux des émotions qu'il éprouve ont en commun d'être contradictoires ou du moins ambivalentes : la première, « ce qui mêlait quelque plaisir à ma peine, c'est que je la savais une petite partie de l'universel amour » ; et la seconde, « d'un côté, je sentais que je pouvais descendre vers l'oubli ; de l'autre, j'étais emporté par le besoin de revoir la duchesse. Et j'étais tantôt plus près de l'un ou de l'autre, n'ayant pas d'équilibre stable⁵⁶. » Mais le pressentiment de l'oubli de l'autre comme motif supplémentaire de tristesse lors de son départ n'était pas mentionné à cette page du *Côté de Guermantes*, qui ne concernait pas le départ d'un ami, mais l'éloignement d'une personne aimée. Le commentaire de Proust semble correspondre à un faux souvenir lié à la mort d'Albertine, mais il est d'autant plus significatif : il dit l'intensité de l'affect qui lie Proust à ses amis et sa crainte de les perdre, émotions qu'il n'a sans doute jamais formulées plus vivement qu'à propos du départ de Morand pour Rome. Celui-ci aura raison de citer le mot de Proust en 1926, après avoir lu *Albertine disparue*.

Ainsi, une amitié, ce sont quelques moments privilégiés élevés en mythes – des crises surmontées, des malentendus expliqués –, quelques mots forts qui marqueront Morand durant plus d'un demi-siècle après la mort de Proust. Vers la fin de sa vie, après que la mort de la princesse a fait retentir en lui celle de Proust, Morand se demande encore pourquoi Proust les avait élus tous deux comme amis, la princesse et lui, et aussi pourquoi la princesse l'a aimé : « Que des êtres d'exception comme Jean [Giraudoux], Proust, Hélène aient pu s'intéresser à moi, être heureux avec moi, je ne le comprendrai jamais⁵⁷. » Il constate avec une humilité sincère la chance qu'il a eue, la grâce qui lui a été donnée, de connaître ces quelques êtres d'exception : « Vers 1920, lorsque je voyais chaque jour Proust, Giraudoux, Valéry, je pensais : “ils seront toujours là” ou bien : “après eux, il y aura d'autres”. Proust, Giraudoux, Valéry, cinquante ans après, je comprends enfin qu'ils furent irremplaçables et irremplacés⁵⁸. » L'amitié lui commande de reconnaître la grandeur de Proust⁵⁹, à la manière de Bardèche⁶⁰ et au contraire de Reynaldo Hahn dont Morand regrette la jalousie devant le « succès grandissant » de son ami⁶¹.

L'amitié de Proust, malgré les maladresses de Morand, reste pour celui-ci un miracle : « 1916 aura été la plus belle année de ma vie », écrit-il en 1973⁶². C'est aussi l'année où il a rencontré la princesse Soutzo, où il a commencé de travailler auprès de Philippe Berthelot. Proust figure dans la courte liste des « hommes que j'ai admirés et aimés⁶³ », dit-il.

Mais il me faut conclure sur un motif plus inquiétant, l'association de Proust et de la mort. La grosse dame noire qui hante les dernières années de Morand emprunte parfois la silhouette de Proust avec sa pelisse rouge et sa canne trop courte.

⁵⁵ [6 décembre 1917], *Corr.*, t. XVI, p. 344-345.

⁵⁶ *RTP*, t. II, p. 418-419.

⁵⁷ *Journal inutile*, t. II, p. 623.

⁵⁸ *Ibid.*, t. I, p. 734.

⁵⁹ *Ibid.*, t. II, p. 574.

⁶⁰ *Ibid.*, t. I, p. 497.

⁶¹ *Ibid.*, t. II, p. 785.

⁶² *Ibid.*, t. II, p. 51.

⁶³ *Ibid.*, t. II, p. 128.

« Cette nuit, écrit-il alors, j'ai rêvé de Proust, sorte de Chaplin, d'abord pas malheureux, puis désespéré. [...] Il m'étreint, il va mourir⁶⁴. » Morand rappelle plusieurs fois l'espèce de sacrilège qu'il a jadis commis par mégarde – encore une bévue – en brûlant une précieuse photo que Proust lui avait donnée : « Une photo de lui, admirable, l'air diabolique. J'ai voulu la faire reproduire ; le photographe m'a dit : dès que je l'eus mise sous la lampe [...] elle s'est volatilisée, boursouflée, pleine de cloques, comme si Proust revivait sa jeunesse, l'image a bougé, vécu, et puis s'est volatilisée. (Le Proust méchant de Bardèche.)⁶⁵ » Étrange description derrière laquelle se profile le souvenir de Dorian Gray. Morand a fait disparaître le Proust méchant, le « Proust, c'est le diable » d'Alphonse Daudet, afin qu'il ne reste que le bon diable.

⁶⁴ *Ibid.*, II, 479.

⁶⁵ *Ibid.*, t. I, p. 398 et 824 ; t. II, p. 142.